

Groupe de réflexion sur "le traitement journalistique de la complexité" : discussions autour de la problématique

(Centre de recherche
de l'École supérieure
de journalisme de Lille, 1996-1997)

*** Première contribution :**
Dominique Redmann
(Architecte territorial)

Les échanges tenus dans le cadre de l'atelier de recherche de l'ESJ sur la complexité et son traitement journalistique témoignent, finalement, de la difficulté à organiser une pensée et une pratique journalistique en regard d'une réalité perçue comme se complexifiant de plus en plus, c'est-à-dire au delà de ce que le récepteur est capable de recevoir et de décoder, mais aussi de ce que l'émetteur est lui même capable de comprendre. La diversité des expériences qui font témoignage ici démontrent l'extrême difficulté à dégager du sens dans la diversité des pratiques.

A posteriori il ne semblait pas possible, d'un point de vue méthodologique, de réfléchir *ex abstracto* à ce(s) problème(s), et il était tout à fait légitime de "planter le décor" des difficultés rencontrées par les journalistes lorsque ceux-ci ont à "traiter" des sujets compliqués, par la manifestation du "voici comment les choses se présentent".

Mais comment dégager ce qui fait sens ? Qu'est-ce qui fait sens ? Qu'entend-on par sens ? Quelle est la spécificité du traitement journalistique par rapport aux autres formes de "rendre compte" ? Qu'entend-on ou que doit-on entendre par "complexité" ? Quels sont les enjeux sous-jacents au thème posé ? Ces questions sont loin d'être anodines et il semble bien qu'il soit tout à fait essentiel de tenter d'y répondre sous peine de voir les témoignages (et leur *verbatim*) se révéler n'être que compilation, que sommation à classer sans suite. Il est essentiel que ce travail débouche sur du « *bon sang mais c'est bien sûr* », et ceci ne peut

pas se faire mécaniquement par le seul fait de l’accumulation des mots et des faits.

Il est vrai que répondre à ces questions suppose de se jeter à l’eau, de se mouiller et de courir le risque d’être démenti, d’être infirmé, d’être contredit. Cette peur du ridicule me semble susceptible d’être surmontée si l’on admet qu’il est plus important de débattre et/ou d’être compris. Le travail qui consiste à préciser, à conceptualiser de quoi l’on parle est la seule manière – et il n’y en a pas d’autre – de s’obliger à attaquer le cœur du problème en cessant de tourner autour de la « *répondre à ces questions suppose de courir le risque d’être démenti* » substantifique moelle de manière incantatoire.

Ceci posé (et pour les raisons énoncées plus haut), le problème dévie un temps, le temps nécessaire à forger une “problématique” (pour parler comme les sociologues) et surtout un mode opératoire dans la mesure où il apparaît nécessaire de déboucher résolument sur de l’opérationnalité et non pas sur le jeu savant et rituellement codé de la connivence mondaine.

Comme dans tout bon “devoir” de philosophie, il semble nécessaire de commencer par une analyse point par point de la phrase elle-même : “Le traitement journalistique de la complexité”.

“le” / “la” : article défini qui indique ici “implicitement” une idée générique, d’universel, de valable pour tous en tous cas.

“traitement” : semble témoigner d’une “technique” s’intéressant à l’analyse ou à la mise en branle de manière signifiante d’une “grande masse” d’informations. C’est-à-dire accumulation et interprétation soumise à un “flou interprétatif”. Par exemple, un “traitement” médical. C’est un mot qu’on rencontre également dans les romans d’espionnage (agent “traitant” par exemple) où chez les agents du “chiffre”. Il semblerait que la partie technique traite le domaine quantitatif d’informations et la partie empirique plus ou moins technicisée cherche à extraire le signifiant de l’accumulation de données ainsi massifiées.

“journalistique” : le substantif “adjectif” le mot précédent et le complète. Il semble indiquer une spécificité de la technique du traitement et/ou de la collecte des données et/ou des objets d’intérêts.

“complexité” : schématiquement, on pourrait presque dire que lorsqu’une situation quelconque est dite “compliquée”, tout se passe comme si les deux interlocuteurs partageaient peu ou prou cette opinion et qu’il suffisait, dans tous les cas, de patiemment mettre en jeu des connaissances, la logique déductive et la mémoire pour arriver à une compréhension partagée. Par contre, on aurait tendance à qualifier de “complexe” toute situation où les connaissances accumulées, la logique rationnelle et la mémoire se révéleraient insuffisantes à générer du compréhensible de manière partagée et qu’il serait nécessaire d’y ajouter un rapport “autre” à la réalité. Ainsi, on pourrait peut-être dire que si dans une situation donnée, les deux locuteurs ne comprennent rien, ils parleront

“d’incompréhensible”. Par contre, si dans la même situation, les deux locuteurs comprennent de quoi il s’agit mais demandent du temps pour se mettre à niveau et se comprendre, on pourra parler de “compliqué”. Mais si dans cette situation et malgré tous les efforts des uns et des autres, persiste un abîme entre celui qui croit savoir et celui qui croit ne pas savoir, alors on peut parler de “complexité”. Un peu comme si un saut qualitatif séparait ce qui est du domaine du compliqué de ce qui est du domaine du complexe, alors même que tous deux ont une source

commune : l’incompréhensible. En fait, un observateur extérieur pourrait dire, indépendamment des connaissances objectives à avoir, que les deux locuteurs n’ont pas la même attitude mentale face à l’incompréhensible. L’un est persuadé qu’il ne pourra pas comprendre ou qu’il n’y a rien à comprendre alors que l’autre est persuadé qu’il y a quelque chose à comprendre ou qu’il y a moyen de comprendre. Ce saut qualitatif a plus à voir avec la structure mentale des locuteurs qu’avec l’objet de l’élocution. On pourrait presque dire qu’entre compliqué et complexe se glisse l’épaisseur des motivations. La complexité serait ainsi un mot curieux qui, échangé, se révélerait asymétrique. Ou, dit différemment, le compliqué, dans sa spécificité, s’avérerait avide de cumulatif et ouvert à la logique aristotélicienne alors que le complexe, dans son essence, s’avérerait réfractaire au cumulatif et ouvert à la logique non-aristotélicienne.

A ce stade, il n’est pas vain de s’intéresser à la “masse cachée” de la phrase, masse cachée qui constitue son “centre immobile” autour duquel s’articule sa dynamique prospective. En effet, l’absence de verbe dans la phrase “Le traitement journalistique de la complexité” oblige le lecteur ou l’auditeur à projeter sur celle-ci son imaginaire dynamique pour en dégager l’intérêt mais, par la même, génère *ipso-facto* des séries de quiproquos dans la mesure où, absent et alors même qu’il y a échange, chacun envisagera la phrase et en rendra compte, forcément, sous l’angle d’intérêt qui est le “sien” et pas forcément celui de “l’autre”... tout en courant le risque de n’être que de la connivence de classe journalistique !

Cette phrase “anodine” ne commence à créer du sens que si s’y accouplent, dans l’esprit de ceux qui en débattent, un ou des verbes, par exemple : aimer, dire, expliquer, penser, et bien d’autres encore. Ces verbes, pour chacun d’eux, fonctionnent un peu comme le siphon du lavabo qui, une fois ouvert, entraîne l’eau qui y est contenue dans un tourbillon. Ainsi, si l’on connecte la “masse cachée” de la phrase à la grille de lecture proposée tout à l’heure, son polysémisme et sa complexité commencent à se déployer. Par exemple :

aimer : quel pourrait être le traitement journalistique de la complexité du discours amoureux ? ou bien : faut-il aimer la complexité pour en effectuer son traitement journalistique ?

dire : dire de journalistes et dire de scientifiques, dire la complexité. Ou bien : comment dire la complexité en tant que journaliste ?

expliquer : comment rendre compte, dans le cadre étroit des médias contemporains, des traitements journalistiques possibles et/ou souhaitables face à la multiplication indéfinie des sources informatives ? Ou bien : comment décrire les techniques journalistiques susceptibles d’aborder les phénomènes complexes ?

penser : que penser du traitement journalistique des phénomènes complexes ? Ou bien : les techniques journalistiques permettent-elles de penser la complexité ?, etc.

Il n’est pas difficile d’imaginer le déploiement jubilatoire qu’il pourrait y avoir à passer en revue toutes les interrogations et tous les sens possibles. Malgré tout, il me paraît essentiel de remarquer que dans cette masse de mots s’articulent des invariants centrés autour de trois centres gravitationnels : le verbe, le nom, le chiffre. Ainsi, la complexité correspond au réel qui se manifeste par la phrase ; le compliqué, au réel réduit à l’état de marchandise qui se manifeste par le calcul, par sa mise en chiffres.

Or, nommer les choses est un acte de création pure, devenu inconcevable, parce qu’est oubliée la primarité ontologique de cette fonction intemporelle. Ni la puissance du verbe créateur, ni la sophistication des mots, ni la dictature de l’abstraction mathématique n’arrivent plus à atteindre nos consciences et combien plus encore nous révélons-nous incapables de penser aujourd’hui leurs articulations réciproques. Parler, dire, écrire “est” créer, et il importe de ne point se couper de la source qui permet que tout un chacun, continuellement, crée. Pour cela il est nécessaire d’arriver, si peu soit-il, à articuler logique discriminante et logique agglutinante. Pourquoi ? Parce que l’articulation juste entre “cerveau droit” et “cerveau gauche” est “la” clef qui permet de penser la complexité, en utilisant simultanément logiques discriminante et agglutinante.

On pourrait nommer cette manière de penser : *devenu inconcevable* » “pensée paradoxale”. Paradoxale dans la mesure où habituellement, à cause du principe du tiers exclu, si quelque chose est ceci, il ne peut être cela. Or, la pensée paradoxale permet de “voir” la réalité dans toute sa profondeur, comme l’œil droit et l’œil gauche de la vision binoculaire. L’approche discriminante (par exemple en science ou dans le monde de la compétition) et l’approche agglutinante (par exemple en poésie ou dans le monde de l’association), si elles sont utilisées seules ou si les deux ne sont utilisées que sous le mode de fonctionnement de l’autre, concourent à rendre une vision plane, comme écrasée par l’absence de perspective du réel.

Penser la complexité ne peut se faire que si l’émetteur consent à réactiver ses processus créateurs où intuition et raison sont intimement mêlées sans confusion. Et ce, fondamentalement, parce que l’imagination créatrice permet de passer du stéréotype stérilisant, de l’idée reçue à l’archétype vivifiant à portée universelle. C’est-à-dire qu’elle seule est capable d’unifier les effecteurs générateurs de “sens”

« *nommer les choses est un acte de création pure,*

devenu inconcevable »

et transmetteurs de "savoir" à valeur d'invariants transculturels, voire transhistoriques. Mais, le mode de fonctionnement de l'imagination créatrice n'est pas celui de la logique rationnelle. C'est pourquoi il est indispensable d'apprendre à prendre ses distances avec la scientificité ambiante là où elle se voit le moins : dans notre manière de penser le monde.

"L'objectivité créatrice" ne peut pas obéir aux critères de "l'objectivité matérialiste" parce qu'elle est, par nature, une relation de sujet à sujet. Elle est une relation de sujet à sujet et, comme telle, elle est mouvante, changeante, déroutante. Elle ne peut apparaître à la commande et sa fiabilité ne peut être celle du technique, du scientifique (le film d'Andrei Tarkovsky, *Stalker* – qui signifie "passeur" en russe – en est une manifestation poétique et montre bien que l'expression artistique permet de presque la "toucher du doigt").

Gens de plumes, gens de sons et gens d'images sont gens de dire(s), et nonobstant ce qu'ils pourraient dire de l'étude de phrase "Le traitement journalistique de la complexité" sont donc gens de création(s), et mots à mots, images après images, sons à sons, ils "construisent" le réel. Mais quel est le réel qui se crée ? Comment se déterminer face à ce qui se crée ? Il appartient à chacun, bien sûr, d'essayer de se positionner, d'être, face à la réalité et à sa complexité. Or la tentation est grande de brouiller les données par l'appel incantatoire à la notion d'éthique aussi vague que permissive ! Ne vaudrait-il pas mieux parler d'ascétique, d'attitude adaptée à la dynamique de ce qui est invisiblement présent et réellement à l'œuvre dans toutes les meilleures intentions ?

Un journalisme qui préférerait l'esprit de finesse à l'esprit de géométrie devrait être possible au moins "techniquement" car, somme toute, l'obstacle réel qui pourrait empêcher un traitement journalistique de la complexité ne tient pas à la nature du problème posé, mais bien plus à l'attitude du journaliste interpellé en regard de la nature du pouvoir.

Un journaliste peut-il penser la complexité ? La tentation est grande de répondre non ! Non, parce que la complexité telle que je la vis et la comprends suppose, pour être abordée, énormément de préalables, de remises en cause qui seuls permettraient de combler l'abîme qui sépare pensée occidentale et pensée chinoise par exemple, qui sépare regard et acte. Non, parce que les contingences propres au système de production de l'information journalistique ne permettent pas de poser valablement les problèmes de fond. Non, parce que le *corpus* intellectuel et mental dominant est un obstacle à la manifestation du compréhensible dans tout le champ subtil de la pensée inaccessible à la raison, inaccessible à la logique discriminante. Pourtant, il serait extrêmement fécond – et il paraît possible – de voir un jour des journalistes rendre compte, de manière accessible par le plus grand nombre, de l'intérêt profond qu'il y a à vivre le monde dans toute sa complexité assumée et partagée sans qu'il soit forcément nécessaire de rendre la réalité caricaturale. Donc, un journaliste peut-il penser la complexité ? Oui, parce que la complexité est simple à vivre et qu'il suffit de ne pas y faire obstacle, qu'il suffit de ne pas faire confiance qu'à son intelligence.

Partageons la lecture d'un texte chinois à valeur pédagogique et qui a pour fonction principale de faire découvrir au lecteur cet espace où se trouve l'archétype, l'universel à l'œuvre derrière l'anodin :

« Le cuisinier Ding dépeçait un bœuf pour le prince Wenhui. On entendait des “hua” lorsqu’il empoignait de la main l’animal, qu’il retenait sa masse de l’épaule et que, les jambes arc-boutées, du genou l’immobilisait un instant. On entendait des “huo” quand son couteau frappait en cadence, comme s’il eût accompagné l’antique danse du bosquet des mûriers ou le vieux rythme de la tête de lynx.

– Oh ! que c’est admirable !, s’exclama le prince, je n’aurais jamais imaginé pareille maîtrise ! Le cuisinier posa son couteau et répondit :

– Ce que cherche votre serviteur, c’est le fonctionnement des choses, et non pas simplement la technique. Lorsque j’ai commencé à pratiquer mon métier, je voyais tout le bœuf devant moi. Trois ans plus tard, je n’en voyais plus que certaines parties. Aujourd’hui, je le trouve par l’esprit sans plus le voir de mes yeux. Mes sens n’interviennent plus, mon esprit agit comme il l’entend et suit de lui-même les linéaments naturels du bœuf. Lorsque ma lame tranche et disjoint, elle suit les failles et les fentes qui s’offrent à elle. Elle ne touche ni aux veines, ni aux tendons, ni à l’enveloppe des os, ni bien sûr à l’os lui-même. Les bons cuisiniers doivent changer de couteau chaque année parce qu’ils taillent dans la chair. Le commun des cuisiniers en changent tous les mois parce qu’ils charcutent au hasard. Mais avec ce couteau, qui lui sert depuis dix-neuf ans, votre serviteur a dépecé plusieurs milliers de bœufs et pourtant, la lame est encore tranchante comme au premier jour. Car il y a des interstices entre les parties de l’animal, et le fil de ma lame, n’ayant pas d’épaisseur, y trouve tout l’espace qu’il lui faut pour évoluer. C’est ainsi qu’après dix-neuf ans, elle est encore comme fraîchement aiguisée. Quand je rencontre une articulation, je repère le point difficile, je le fixe du regard et, agissant avec une prudence extrême, lentement je découpe. Sous l’action délicate de la lame, les parties se séparent avec un “huo” léger comme celui d’une poignée de terre que l’on pose sur le sol. Mon couteau à la main, je me redresse, je regarde autour de moi, amusé et satisfait, et après avoir nettoyé la lame, je la remets au fourreau.

Le prince Wenhui s’exclama :

– Admirable ! En écoutant le cuisinier Ding, j’ai compris ce qu’il fallait faire pour préserver l’énergie ! »

(in Le Zhuangzi, œuvre de “maître Zhuang” ou Zhuang Zhou, seconde moitié du IV^e siècle avant notre ère).

Jean-François Billeter, sociologue suisse, commente ce texte de la manière suivante : *« Dans les dialogues du Zhuangzi, l’homme actif qui s’interrompt pour parler est dans la majorité des cas un homme socialement inférieur, artisan, pêcheur ou passeur, qui répond aux questions d’un homme socialement supérieur, prince ou philosophe ; dans tous les cas, il apparaît comme supérieur à son interlocuteur par*

l'expérience et la lucidité philosophique. Chaque fois que l'homme actif répond, il parle de son activité en des termes qui ont une portée générale et qui confèrent à cette activité une valeur paradigmatique (...) Il ne parle pas seulement de son art, mais aussi de l'apprentissage à l'issue duquel il est parvenu à le posséder si parfaitement. Il le fait en des termes qui nous autorisent à attribuer également une valeur paradigmatique aux étapes de cet apprentissage (...) Mais qu'est-ce que cet "esprit"? Dans la logique de la progression du récit, ce mot ne peut désigner autre chose que l'activité même du cuisinier dès lors que ses différentes composantes, d'abord séparées les unes des autres, se sont complètement intégrées les unes aux autres et ne possèdent plus d'existences distinctes. »

Oui, un journaliste peut penser la complexité parce que ce qu'un cuisinier chinois est capable de faire... devrait pouvoir être fait par chacun de nous.

Pour terminer, je ne résisterai pas au plaisir de partager une "poésie" chinoise qui, elle aussi, de manière subtile, nous appelle à laisser de côté notre approche faustienne du monde, nous encourage à lâcher prise pour aller à la rencontre de ce vide vivant et changeant qui structure invisiblement, inaccessible à l'expérimentation et à la raison, la vie, le réel et la "complexité" :

*Ne glosez pas sur le Vide
Si vous n'en avez pas l'expérience,
Car ceux dont il s'empare
Très vite sont égarés.
Il est en réalité,
Si vous tenez à le savoir,
Une étendue vaste et indivise
De brume lumineuse.
La nature des mille objets
Est le vide, non pas le néant.
Le néant renferme
Toutes les oeuvres de la création.
Or pas un grain de poussière
Ne peut se loger dans le Vide.
Il est pure lumière d'Or
Où l'on distingue la perle magique.*

Wang Ching-yang, *Clarté sur la Voie* ■

Références bibliographiques

- AARON UPINSKY, Arnaud (1991), *Comment vous aurez tous la tête ou la parole coupée*, éd. Œil
 BILLETTER, Jean-François (1982), *Pensée occidentale et pensée chinoise : le regard et l'acte*, Université de Genève
 COUSINEAU BRUTSCHE, Diane (1993), *Le Paradoxe de l'âme*, éd. Georg
 TANIZAKI, Junichiro (1983), *Éloge de l'ombre*, Publications Orientalistes de France

*** Deuxième contribution :**
Pascal Chasson (chercheur)

Les propositions que j'ai tenté de formuler ne peuvent, il me semble, trouver les conditions de leur efficacité en elles seules. Elles supposent – mais comment faire autrement s'agissant du traitement journalistique de phénomènes complexes¹ – la mobilisation de deux types de ressources : du temps d'une part, des ressources intellectuelles (ou une formation) d'autre part, qui puissent être à la fois actives, ouvertes et réflexives.

L'exercice qui consiste à proposer des "stratégies, méthodes ou recettes" pour une meilleure restitution de phénomènes complexes constitue un point d'aboutissement intéressant, mais suppose que les termes soient précisés de manière à circonscrire le champ de pertinence des diverses propositions.

La notion de complexité apparaît, à la relecture des échanges, floue : le complexe est-il le compliqué ? La complexité ici évoquée relève-t-elle de questions techniquement complexes, ce qui suppose la mobilisation d'un capital de connaissances techniques, ou bien correspond-elle à des phénomènes sociaux tels qu'on peut les aborder dans les rubriques "société", "politique", "social", "France", etc. ? On se situera ici uniquement dans le second cas, bien que la distinction entre problèmes techniques et problèmes sociaux soit souvent incertaine.

Les problèmes "techniques" ou les questions d'ordre scientifique abordées dans les médias recèlent quasi systématiquement des dimensions sociales (voire politiques), c'est-à-dire des implications plus ou moins directes sur la vie individuelle ou collective². Cela a été rappelé pour l'exemple des découvertes médicales comme dans le cas de l'annonce de la découverte d'un gène anti-cholestérol ou d'un vaccin contre le sida. Dans ce type de situation, le régime de complexité, si l'on peut dire, ne se réduit pas au simple problème de vulgarisation, mais à la maîtrise des enjeux et des effets sociaux engendrés par la divulgation, et notamment par la transmission dans l'espace public de problèmes jusque là cantonnés dans le cercle restreint des échanges entre savants, cercle qui relève d'une logique spécifique (comme la formulation d'hypothèses de recherche qui, dans un contexte d'incertitude et de tension, à l'exemple de l'affaire de la vache folle, peuvent avoir des effets réels).

Je ne peux pour ma part que souscrire à ce qui a été dit sur la nécessité pour les scientifiques, dans ces domaines sensibles, de prendre en charge aussi la communication de leurs travaux voire de leurs incertitudes, ce qui suppose une véritable prise en considération de ce domaine dans leur activité. Il faut d'autre part rappeler l'importance, contre le mouvement actuel de montée en puissance des services et des journalistes généralistes, de journalistes et de services spécialisés qui peuvent potentiellement, par une meilleure connaissance des enjeux et des réseaux scientifiques, mieux contrôler la validité des informations et l'opportunité de leur diffusion, plutôt qu'attiser les enjeux pour un objectif de

vente. La logique de la concurrence entre médias, là comme ailleurs, ne devrait idéalement pas être la rapidité dans la diffusion des informations mais la qualité des informations publiées.

Dans le cadre de sujets dits "de société", je retiendrai plus particulièrement trois points qui peuvent peut-être permettre, à leur manière, une meilleure restitution de la complexité.

1. Cadre préconstruit et choix des objets

Si le choix des sujets "de société" se réalise sur la base d'un critère d'actualité, on peut dire aussi qu'il se constitue le plus souvent en relation avec des débats, plus durables ou comme on dit "de fond", qui parcourent régulièrement la scène publique et font l'essentiel des éditoriaux ou des thématiques des émissions politiques ou d'actualité. On pourrait penser ici au problème de "la violence à l'école" par exemple qui s'est imposé comme un thème obligé des débats sur les questions d'éducation et qui constitue le motif, implicite ou explicite, d'un nombre considérable d'articles sur l'école, les jeunes, les banlieues, le chômage, la toxicomanie, etc., ce qui ne contribue pas peu à lui donner un surcroît de validité ou d'apparence de réalité.

Il me semble que tenter de saisir la logique des choix éditoriaux des divers journaux, magazines, médias audiovisuels, etc., en matière de sujets de société, pourrait constituer un préalable important pour sortir d'un traitement "made in média", ou autrement dit d'une simple illustration des éléments préconstruits de débats qui finissent par se présenter avec toutes les apparences du simple constat.

Sans avoir formellement de solutions ou de stratégies à opposer ici aux injonctions éventuelles des rédactions en chef ou des chefs de service, peut-être pourrait-on envisager de privilégier un journalisme de témoignage qui n'entretienne pas une relation instrumentaliste au terrain ou aux personnes rencontrées et dont on doit pouvoir argumenter qu'il sera mieux perçu et mieux lu par des personnes qui ne se sentiront pas dépossédées mais tout simplement entendues.

2. Donner la parole

Les méthodes de travail, qui sont habituellement utilisées dans l'exercice ordinaire du métier, ne sont pas neutres. S'agissant de donner la parole, ou de restituer cette parole des interlocuteurs sollicités (citation, extrait d'entretien, etc.), il importe de savoir que les différents individus, et plus largement les divers groupes sociaux, sont inégaux dans leur manière de s'exprimer, et surtout dans leur rapport à l'expression publique. On ne peut pas interroger de la même façon des allocataires du RMI ou des SDF et des agrégés de philosophie sans disqualifier inmanquablement les plus fragiles dans cet exercice³. Il est ainsi décisif de considérer la spécificité des interlocuteurs et d'adapter les moyens de travail à leurs caractéristiques, moyens qui ne sont pas sans effets sur les résultats obtenus.

3. Rendre compte de la complexité : le recours à la parole savante

Le politologue Y. Bigot, auteur de l'ouvrage *Polices en réseaux* (Paris, FNSP, 1996), soulignait récemment, lors d'une émission de radio, qu'il était apparu aux Etats-Unis ces dernières années, à propos des "problèmes de sécurité", ce qu'il nommait "une classe d'experts médiatiques" qui, le plus souvent (anciens praticiens de ces questions, ex-généraux de l'Armée, anciens hauts responsables fédéraux des questions de sécurité, anciens maires de villes à fort taux de criminalité, etc.), intervenaient systématiquement à la télévision pour venir commenter les derniers événements survenus, la publication des derniers chiffres sur la criminalité ou l'extension de la toxicomanie dans les divers Etats.

Cet exemple permet de souligner que le recours à la parole savante comporte plusieurs risques : celui de privilégier les analyses de ceux dont les idées "passent mieux" (ou qui "passent le mieux à la télévision") ; celui de s'en remettre à une source sans pouvoir parvenir à la situer elle-même dans l'espace des sources possibles sur la question.

Il me paraît ainsi nécessaire de tenter de ne pas mobiliser la parole savante uniquement pour cautionner des idées préalables, mais de s'en servir comme des instruments d'ouverture en prenant soin d'en restituer la relativité ■

Notes

1. ... phénomènes complexes ou dont on a le sentiment de la complexité, c'est-à-dire de l'insuffisance des moyens dont on dispose pour rendre compte de la réalité. Il pourrait être intéressant à ce titre de s'interroger sur les régions du champ où ce sentiment se développe et s'exprime.
2. C'est là d'ailleurs un des principes de sélection des informations scientifiques ou techniques pour la presse quotidienne ou magazine.
3. Il serait intéressant dans cette logique de voir comment la télévision, et plus particulièrement les chaînes les plus soumises aux impératifs de rentabilité, sont parvenues progressivement à faire oublier tous les présupposés qui organisent leur choix en matière de sélection d'invités, depuis les émissions politiques par exemple (le panel des représentants de la société civile) et jusqu'aux jeux télévisés, dont les modalités de sélection tiennent compte d'éléments aussi peu neutres socialement que "l'aisance en public", "la bonne humeur", "la spontanéité".

* Troisième contribution : Christian Pradié (chercheur)

Le problème qui nous est posé est celui de l'amélioration, possible ou non, d'un traitement complexe de l'actualité par le journaliste. Je suis d'accord pour dire qu'il n'y a pas foncièrement d'actualité plus ou moins complexe : c'est le traitement que l'on en fait qui peut l'être plus ou moins. Je proposerais par ailleurs plutôt que le mot de complexité l'idée de traitement plus ou moins élaboré, ou à l'inverse plus ou moins simple, ou même simpliste, de faits qui ne sont donc eux-mêmes jamais véritablement simples. L'idée de complexité renvoie donc trop, par exemple, aux constructions d'Edgar Morin, empruntées aux sciences de la nature. Je préfère l'idée de traitement élaboré qui renvoie plus à de

vieilles catégories de la pensée comme l'analyse ou la synthèse (ou encore de dialectique pour unir les deux). Un traitement élaboré d'une question nécessite par exemple, à un moment ou un autre, un travail de synthèse que fait ou ne fait pas suffisamment le journaliste.

La question est évidemment de savoir quelles sont les difficultés qui se posent au journaliste pour engager un traitement élaboré de l'actualité. Il est clair qu'il faut distinguer d'abord les cas où il y a volonté d'en rester à un stade simple de traitement. Il s'agit peut-être de la partie la plus importante dans l'activité journalistique contemporaine. Soit que l'on considère que le simplisme est vendeur et donc bénéficie de l'audimat, le public étant vu à travers certaines études de marketing comme demandeur de choses simples, pratiques, digérées ; soit que l'on considère dans les grands médias qu'il s'agit d'une nécessité due au volume de l'audience et qu'il faille, pour être compris, rester "accessibles". Vouloir à ce compte progresser vers un traitement plus élaboré demanderait que l'on parle d'une réforme générale des médias, ce qui n'est pas tout à fait notre sujet. Il me semble que c'est cela qui a aujourd'hui le plus d'effet, mais nous pouvons tout de même examiner le reste : les cas où la difficulté d'un traitement élaboré se heurte, moins qu'à des problèmes de volonté, c'est-à-dire de politique éditoriale, qu'à des problèmes de formation et d'organisation du travail proprement journalistique.

La distinction que je propose se situe entre deux modèles de travail journalistique. Un premier modèle, peut-être influencé par les façons de voir anglo-saxonnes, suggère que le journaliste est un acteur isolé, omnipotent, assez méfiant face à ces sources et capable de faire surgir par l'analyse et l'enquête des vérités non connues au départ. C'est un modèle assez individualiste, et même marqué par l'idée de concurrence, les journalistes étant en compétition les uns avec les autres et, au-delà, avec d'autres médiateurs possibles d'une connaissance des faits contemporains.

Le modèle qui s'oppose est un modèle plus organique, marqué entre autres par des traditions continentales, allemandes sûrement. Le journaliste est alors un acteur parmi d'autres dans un système d'ensemble. Son travail ne consiste pas seulement à produire une information de première main ; il est aussi l'animateur d'un espace public au sein duquel peuvent utilement contribuer des médiateurs non journalistes, comme des experts d'une question, spécialistes employés dans la fonction publique ou le secteur privé, universitaires, écrivains, etc. Le propre du journaliste est alors de susciter, d'amener à confrontation, de composer une information de seconde main en proposant finalement une synthèse. On se rapproche là du travail de l'historien (lui-même pouvant par ailleurs apporter aussi du matériau de première main). Donc, d'un côté un journalisme à l'anglo-saxonne, en concurrence dans l'espace public, tourné vers l'analyse et l'enquête solitaires : un journalisme "intensif" ; de l'autre, un journalisme à l'allemande, coopératif, tourné vers le travail collectif et la synthèse : un journalisme "extensif". Il est clair que ce sont là deux idéaux-types et que toute forme est en réalité plus composite.

Est-ce qu'il convient de dire que l'une ou l'autre de ces traditions journalistiques est plus appropriée à un traitement élaboré, complexe ? Tout d'abord, il y a des bonnes et des mauvaises manières de pratiquer chacun. "La marche du siècle" (J.-M. Cavada, France 3), "Le Monde de Léa" (P. Amar, TF1), Arte, France Culture, etc. sont des exemples de journalisme extensif plutôt peu contestés. Les plateaux de C. Dechavanne ou J.-L. Delarue, ou en général l'intervention orientée "d'experts" sont des exemples extensifs plus critiqués. A l'inverse, l'investigation pratiquée par P. Alfonsi ("Taxi") ou par E. Chain ("Capital", M6, également extensif) sont louées par la profession et la critique pour leur capacité à rendre compte de questions complexes, plus que les "sujets" de J.T. comme le 13 heures de TF1. Il demeure que des contraintes de temps, de moyens limités de toutes sortes (y compris évidemment de compétence personnelle) s'imposent au journaliste. Pratiquer un journalisme de synthèse offre au moins l'avantage d'éloigner ces barrières : d'autres que le journaliste ont une connaissance ancienne de la question et peuvent la faire valoir immédiatement.

Sur le plan de l'enseignement, il est clair que le journalisme d'analyse et d'enquête est couramment enseigné, ainsi que le modèle professionnel qui y correspond. On peut se demander si l'autre journalisme l'est au même titre. On peut distinguer trois aspects de cet enseignement :

1. sur le plan du modèle ou de l'idéologie de la profession, on peut remarquer que les manuels font plutôt référence à une conception à l'anglo-saxonne du métier. Former à un journalisme de synthèse amène à élargir les références à d'autres horizons culturels, à l'intérieur même de l'Europe ;

2. sur le plan des méthodes de travail, il est clair qu'un journalisme extensif amène à maîtriser des capacités peut-être moins bien exposées : connaître la nature et le fonctionnement des réseaux d'expertise, les moyens de les solliciter, le rôle du journalisme dans la confrontation ou la synthèse, etc. ;

3. sur le plan enfin du maniement des sources documentaires, un journalisme extensif doit s'accompagner de choix documentaires qui correspondent – en ouvrant les documentations de presse et d'écoles de journalisme – mieux encore à une littérature qui souvent ne s'y trouve que faiblement : rapports officiels, littérature grise, revues "savantes", etc. Cela est une autre manière de tenter de dépasser le reproche souvent fait à la presse de pratiquer par un recours trop systématique aux dossiers de presse une certaine forme d'autoréférence... ■